

Phocion

Dates : Ne disposant pas de renseignements explicites, nous pouvons a priori supposer que *Phocion* fut rédigée pendant l'année séparant la création d'*Achille et Polyxène* (le 23 novembre 1687) et sa propre création, le 16 décembre 1688. La pièce ne paraît cependant pas avant 1690 dans une édition collective.

Résumé : « La scène est à Athènes, dans le palais de la République » où Chrisis, fille du Général Phocion, craignant donc pour le sort de son père, sollicite un entretien avec Agnonide. En l'attendant, Chrisis et sa confidente, Dione, se lamentent : Phocion, considéré comme un héros par la République Athénienne mais en butte à l'ambition d'Agnonide, autre général athénien, fut livré à Cassandre : « Songe que ce Héros peut-être ne vit plus: / Que Cassander¹ aigri par les Tirans d'Athènes, / Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes. » (I, 2). Cependant, elles n'ont pas entièrement perdu espoir: Alcinous, le fils d'Agnonide, par esprit de loyauté, est parti rejoindre Phocion pour tenter de le secourir et Dione affirme que cet acte n'est pas seulement par admiration pour Phocion mais aussi par amour pour Chrisis. Novice en amour, cette révélation la trouble et Dione, surprise, s'enquiert : « En doutez-vous encore, / Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore/ Ses regards, ses soupirs au déffaut de sa voix, / Du feu qui le consume ont parlé mille fois ? ». Quand Agnonide arrive, à la troisième scène, il prétend que le sort de Phocion est entre les mains du peuple athénien et de Cassandre, roi qui avait sauvé Athènes alors que Phocion était trop lent à défendre sa ville contre Nicanor. Irritée, Chrisis, menace Agnonide d'un curieux présage : « Je ne m'explique point, mais si mon Père expire, / Il ne mourra pas seul, et j'ose te prédire, / qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son sort, / Peut-être autant que moi tu pleureras sa mort ». La scène 4 nous apprend enfin les desseins secrets d'Agnonide : « Il est temps de cueillir l'heureux fruit de mes peines [...] Faisons-nous dans ces murs un trône et des sujets» (I, 4). Mais il a pourtant des scrupules, tant il admire secrètement cet homme vertueux, honnête et béni des Dieux qu'est Phocion. Il n'abandonne pas pour autant ses projets entrepris, en réalité, au profit de son fils : « Etouffons les remords que me cause sa perte, / En songeant quelle gloire à mon fils est offerte ; / Car Clitus c'est pour lui cent fois plus que pour moi ; / que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loi » (I, 4).

Ce même fils qui s'est enfui mais dont Agnonide reçoit une missive annonçant son retour prochain. Heureux, Agnonide s'explique : « Avant qu'exercer un pouvoir légitime, / Il faudra

¹ « Cassander » dans la pièce mais historiquement parlant il est connu sous le nom de Cassandre.

l'assurer par plus d'une victime, / Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté, / Contre les ennemis de mon autorité » (II, 1). Alcinous, de retour à Athènes narre à Chrisis la façon dont Cassandre a été convaincu de la vertu de Phocion et « plus pénétré d'estime encor que de pitié » (II,3) le laisse partir. Alcinous en profite pour avouer son amour à Chrisis et lui assure que c'est par égard pour Phocion qu'il est parti le secourir : « Vous ne me devez rien. N'écoutez donc Madame, / Que les seuls mouvements que vous dicte votre âme » (II, 3). Mais Phocion arrive à Athènes et ses retrouvailles avec Chrisis se font avec effusion. Cependant, Phocion détrompe Chrisis qui pense qu'il est de nouveau « tranquille et respecté chez les Athéniens » (III, 1) : « Et je vois qu'aujourd'hui ce Peuple furieux / Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux : / Et d'un Tyran barbare aimant les injustices, / La haine est le seul prix qu'il donne à mes services ». Dès lors, fustigé par le peuple athénien, il décide de vivre simplement avec sa fille. Surgit Cléon, confident de Phocion, qui le prie de fuir la vindicte du peuple mené par Agnonide. Pourtant, Phocion refuse, empêché par son honneur démesuré. Alcinous lui recommande aussi de prendre la fuite : « Prevenez leur criminel effort ; / A leurs perfides coups dérobez votre tête : / Fuyez, Seigneur, Fuyez, évitez la tempête » (III, 3). Clitus intervient alors pour lui annoncer sa condamnation à mort qu'il accepte volontiers par esprit d'obéissance à la loi du peuple.

Ces deux derniers partis, Chrisis implore Alcinous de tout tenter pour sauver son père.

Alcinous, par amour, le lui promet : « Mon cœur désespéré trouvera tout facile, / Phocion par mes soins sera libre et tranquille ; / Mon bras le sauvera du peuple et de ses lois, / ou je vous dis adieu pour la dernière fois » (III, 5).

Agnonide est déconcerté d'apprendre que son fils a pris les armes contre lui. Il accueille cependant, un Phocion sûr de sa gloire passée et de ses vertus, refusant d'implorer sa grâce. Agnonide lui reproche sa faiblesse passée et prononce par décret la mort de Phocion et l'interdiction de recevoir ses cendres sur le territoire de la Grèce. Phocion accepte dignement la sentence. Agnonide admire ce courage mais en est irrité : « J'admire malgré moi ce cœur inébranlable, / qui toujours préparé contre les coups du sort, / Me fait presque envier la gloire de sa mort. / Mais loin que la vertu m'inspire la clémence, / Ce qu'elle a de plus noble et m'irrite et m'offense » (IV, 4). Survient alors Alcinous qui lui reproche son attitude. Agnonide rétorque que c'est pour lui qu'il a fomenté ce complot mais Alcinous refuse cette récompense, préférant, par ses vertus, accéder aux honneurs grâce au suffrage du peuple. Ensuite, il implore auprès de son père la grâce de Phocion et lui révèle son amour pour Chrisis, déclarant que « Si dans ce jour fatal Phocion doit périr, / D'un si sensible coup on le verra mourir ; / Je ne vous dirai point qu'une douleur mortelle/ Me fera dans l'instant expirer avec elle » (IV, 5).

Malgré tout, Agnonide refuse d'accéder à sa demande et le cloître dans ses appartements et donne l'ordre aux gardes de le surveiller.

Mais Alcinous demande à Licas, son gouverneur, de préparer ses amis à sauver Phocion et, par la suite, il est délivré. Alors qu'Agnonide apprend que Phocion, ayant absorbé le poison, demande à le voir. Entre temps, il envisage, pour reconquérir le cœur de son fils, de l'autoriser à épouser Chrisis. Seulement, il apprend que celui-ci tente de sauver Phocion. Ce dernier alors qu'il attend Agnonide voit sa fille survenir. Constatant la mort toute proche de son père, elle décide de mourir avec lui mais il s'y refuse et la charge de recueillir ses cendres et de les répandre en des lieux plus propices. Ensuite, il lui demande de pardonner la réaction des Athéniens et d'épouser Alcinous qui a tenté de le sauver : « Ne vous souvenez plus que la fureur m'opprime, / S'il est traître et cruel, le fils est magnanime ; / et voulant en mourant vous choisir un époux, / Je ne trouve que lui qui soit digne de vous » (V, 10). Mais Chrisis refuse estimant qu'il n'a pas tenu sa parole : « Il devait ou périr, ou vous sauver la vie » (V, 10). La dernière scène voit arriver Alcinous qui croit pouvoir sauver Phocion en ayant fait le sacrifice de sa propre vie. Hélas, il est trop tard, Chrisis se lamente : « Destin cruel, prends-moi pour dernière victime ; / Un père que j'adore, un amant que j'estime... / Dieux ! qui voiez mon cœur dans ce désordre affreux, / Vous savez qui de nous est le plus malheureux. » (V, scène dernière).

Commentaire :

Le jeune Toulousain - Jean-Galbert de Campistron - qui « s'établit à Paris au plus tard pendant l'été 1681 » était âgé de 32 ans lorsqu'il écrit *Phocion*.

Ses trois premières tragédies (*Virginie* 1683, *Arminius* 1684 et *Andronic* 1685) qui furent de francs succès lui avaient permis de bénéficier de la protection de la Dauphine.

Alors qu'*Acis et Galatée* (1686) lui avait rapporté l'attachement du Duc de Vendôme qui « le prit chez lui, lui donna peu à peu toute sa confiance et se l'attacha pour toujours », faisant de lui son secrétaire.

De ce fait, Campistron n'avait indubitablement plus de soucis d'argent. Néanmoins, dès 1686 sa carrière de dramaturge dut s'agencer avec ses obligations envers le Duc et, bien qu'il soit impossible d'attester que ses nouvelles occupations eurent un impact sur son travail, toujours est-il que les quatre tragédies suivantes furent nettement moins jouées et appréciées.

En effet, *Phraate* (1686) fut précipitamment retirée après la première (de plus, elle ne fut jamais éditée). *Achille et Polyxène* (1687), tragédie en musique, n'eut qu'un « succès

médiocre » alors qu'*Adrien* (1690), tragédie religieuse d'une maladresse peu commune fut très vite oubliée.

Dans ce contexte d'échecs manifestes *Phocion* rencontra un relatif succès.

Créé à la Comédie Française, *Phocion* ne fut jouée que onze fois du 16 décembre 1688 au 12 janvier 1689. Campistron lui-même admet volontiers que sa pièce n'est pas une réussite : « Le public la reçut avec tant d'indifférence, qu'il ne lui fit même pas l'honneur d'en dire du mal ». Néanmoins, il assure l'avoir travaillée autant et même plus que tous les sujets qu'il a traités et le peu d'intérêt que suscite sa pièce le laisse perplexe. En effet, il estime que la versification était « noble et châtiée » les intérêts étaient de « ceux qui doivent produire les moments les plus pathétiques » et qu'« il y a plusieurs situations heureuses et théâtrales ». Il impute donc son mauvais sort à la pitoyable manière dont le personnage le plus important fut représenté mais ne nomme cependant pas l'acteur.

Toutefois, d'après des informations que les frères Parfaict auraient trouvées dans les registres de la Comédie Françaises, on peut supposer que le rôle de CHRISIS fut joué par Françoise Pitel de Longchamp, femme de Jean-Baptiste Raisin, appelée LA RAISIN, qui tenait presque tous les rôles féminins des pièces de Campistron.

Quant aux trois rôles masculins, ils auraient été attribués à Michel Boyron fils dit BARON, Charles Chevillet sieur de CHAMPMESLÉ et Barthélemy Gourdin sieur de ROSÉLIS.

On impute le rôle d'ALCINOUS à BARON à cause de « sa jeunesse, la beauté de sa figure et celle de sa taille, [et] ses grâces nobles ». Quant à PHOCION, les frères Parfaict supposent que son rôle fut attribué à CHAMPMESLÉ sous sa demande parce qu'il était un membre de la troupe plus important que ROSÉLIS, celui-ci jouant dès lors AGNONIDE.

Mais les registres auxquels se réfèrent les frères Parfaict indiquent aussi que lorsque la pièce fut jouée à Versailles le 20 décembre 1688 la distribution des rôles comprenait aussi GUÉRIN, Jacques RAISIN et DUPERRIER, ces deux derniers remplaçant LA GRANGE et LA THORILLIÈRE. Il est donc possible que LA GRANGE ait eu le rôle d'AGNONIDE à Paris.

La première fut jouée au théâtre de l'Hôtel Guénégaud, rue Mazarine à Paris, qui était luxueusement équipée pour l'opéra. Cependant, à part une gravure à l'eau forte d'un certain A. Schooneleck représentant la mort de Phocion (V, 11) qui dépeint l'uniforme militaire à l'antique des gardes, les habits grecs de CHRISIS, PHOCION et ALCINOUS, ainsi qu'un pavillon et des draperies, on ne possède aucune indication sur le décor.

Malheureusement, mis à part Campistron qui attribua vraisemblablement l'échec de Phocion au comédien le représentant, il n'existe apparemment pas d'écrits objectifs contemporains à la pièce justifiant la réception assez maigre de l'œuvre.

Si ce n'est la preuve qu'un article fut écrit le 20 décembre 1688 dans le Journal de Dangeau et que « Monseigneur [était] à la première ». Un éloge à propos de la publication de ses tragédies paru aussi à la page 184 du Nouveau Mercure de février 1708. Quant à Campistron, il est répertorié dans de nombreux chansonniers dénigrant ses talents littéraires mais ne faisant jamais allusion à une de ses œuvres.

Après 1689, *Phocion* ne fut plus jouée.

Les œuvres de Campistron restèrent un sujet polémique au 18^{ème} siècle : Voltaire et de la Harpe le vilipendèrent en raison de la pauvreté de son style, de son manque d'innovation et de la sagesse banale de la conception de ses plans. Mais, si les Frères Parfaict font l'éloge de Campistron dans leur treizième tome de *l'Histoire du théâtre français*, ils considéraient *Phocion* comme une pièce sans intérêt, « triste, froide et vide d'action » alors que Lancaster, lui, déclara que les échecs de Campistron - et notamment Phocion - était simplement à attribuer à un mauvais choix des sujets. Il y eut de nombreuses réactions et études sur Campistron et ses œuvres, mais aucune ne fut sur *Phocion* dont le peu d'intérêt le plongea dans l'insignifiance et l'oubli.

Désormais, Campistron est complètement discrédité en tant qu'auteur. Emblème du pâle imitateur, il est vivement conseillé aux novices de la tragédie de « ne pas être des Campistrions ».

Parmi les informations que Campistron nous révèle sur ses pièces dans la préface de son édition collective, il déclare que *Phocion* est inspiré par les *Vies* de Plutarque, œuvre dans laquelle il a puisé le caractère de Phocion, général athénien patriotique et désintéressé et les noms de Clitus et Agnonide. Il exploita aussi la situation d'Athènes en 324 ACN qui se préparait à se révolter pour la violation des règles - basées sur le principe d'autonomie des cités - par Nicanor et il n'oublia pas les relations avec les Macédoniens. En effet, la même année, Alexandre remplaça le gouverneur de Macédoine et des États grecs, qui avait étouffé les rébellions de Sparte et de la Thrace. Son fils Cassandre échoue à convaincre Alexandre de reporter son ordre. Cependant, après sa mort, le gouverneur maîtrisa un soulèvement d'une alliance de cités grecques et imposa la paix à Athènes. Après sa mort en 319 ACN, Cassandre parvint à vaincre le régent et devint le maître de toute la Grèce.

Si le style dont use Phocion pour expliquer à Chrisis que ses cendres ne pourront pas rester sur le territoire et qu'il l'avertit de ne pas laisser sa mort la disgracier aux yeux d'Athènes. (V, 10) est tout à fait inusuelle dans la littérature du 17^e, c'est parce qu'en effet, ce n'est qu'une vulgaire imitation du récit de Plutarque. Par contre, la faveur que fait Cassandre à Phocion en le laissant rentrer à Athènes (II, 3) n'est qu'inspiré par Plutarque qui relata l'impression que les Athéniens firent sur Alexandre. Néanmoins, Le Phocion de Plutarque était uniquement une intrigue et non une histoire d'amour, Campistron inventa Chrisis de toute pièce (Phocion avait, en réalité, un fils) ainsi que l'ambition d'Agnonide, à savoir devenir roi d'Athènes pour que son fils ait, par après, le pouvoir. Cependant ce fils est en admiration devant Phocion et amoureux de Chrisis, compliquant la pièce et ajoutant en second plan une trame amoureuse. L'idée de l'assassinat d'Alexandre par Cassandre, lui succédant quatre ans plus tôt qu'en réalité, est, quant à elle, reprise d'un article de Suida sur Alexandre.

Il est aussi intéressant de constater la similitude entre la mort de Phocion à celle de Socrate, condamné à boire de la ciguë et dont les cendres ne purent rester sur le territoire athénien, dont lui-même fait allusion à l'acte V, scène 9. Ainsi que certaines scènes que l'on peut retrouve dans d'autres tragédies. En effet, la volonté d'Agnonide de prendre le pouvoir pour donner la couronne à son fils est similaire à *Stilicon* de Thomas Corneille où un père viole ses principes pour mettre son fils sur le trône. Ainsi que l'arrestation et la libération d'Alcinous ressemblent à celle d'Icile dans *Virginie*.

Assurément, Phocion a commis une faute aux yeux de Cassandre et des Athéniens : Héros de la patrie, il n'a pas voulu se battre contre Nicanor qui les a pourtant agressé sans scrupules. Cependant, fidèle à lui-même, cette faute n'a pas été commise en connaissance de cause mais simplement parce qu'il a été abusé par la réputation de Nicanor d'être droit et respectueux. Ainsi, ne croyant pas que ce dernier puisse assaillir Athènes, il ne voulait pas le défier sans raison. Cette faute, qui n'était en fait qu'un acte de prudence, est pardonnée par Cassandre en raison de la vertu de Phocion. Cependant, s'il est sauvé une fois, il ne le sera pas la seconde fois.

On serait tenté de considérer que le destin de Phocion est plus dramatique que tragique. En effet, le fatum n'est pas prééminent. Est-ce que la non manifestation des Dieux est une vengeance pour l'hésitation qu'a eu Phocion à se battre ? Ou est-ce simplement parce que les intentions d'Agnonide sont mauvaises et que rien ne pourra l'en détourner ? Phocion avait la possibilité de s'en aller et d'éviter la mort. Seulement, c'est lui qui décide de

« sacrifier » sa vie parce qu'il est vieux et que seuls des jeunes gens comme Alcinous et Chrisis peuvent encore rétablir la puissance d'Athènes ((III, 3).

Après la grâce de Cassandre, coup de théâtre qui retarde la mort de Phocion qu'on sait pratiquement condamné dès le début, il est, dans le reste de la pièce, l'objet de la conspiration d'Agnonide et de la lutte des amants tout en mettant l'accent sur ses valeurs morales, son respect des lois et son courage. Malgré le mince espoir qu'ont encore Chrisis et Alcinous, Phocion périt tout de même, entraînant de nombreuses répercussions sur son entourage : La mort d'Alcinous et le désespoir de Chrisis, même Agnonide sera puni pour son geste. Dès lors, il est incontestable que le sort de Phocion - engendrant de nombreux malheurs - condamné à mourir parce qu'il est trop vertueux est bien plus pitoyable qu'horrifiant.

Si les deux protagonistes ne sont pas des princes mais des généraux, c'est simplement parce qu'à l'époque de Campistron existait un véritable paradoxe par rapport aux héros de tragédies. En effet, un héros assujéti à la femme qu'il aime, au point qu'elle guide toutes ses actions, était très mal vu, mais si le protagoniste n'avait cure des sentiments amoureux, il était autant méprisé. Pour trouver une solution à ce problème, Campistron avait décidé de faire jouer des protagonistes qui avaient tenu un rôle moins important dans l'histoire. Dans ce cas, le sujet de Phocion est fort bien choisi car il n'avait jamais été mis en tragédie.

Il est intéressant de remarquer le parallélisme entre les protagonistes:

Agnonide et Phocion sont des généraux Athéniens qui ont tous deux un enfant à peu près du même âge et aucune des deux mères n'est jamais évoquée. Phocion et Chrisis ont chacun un confident (Cleon et Dione) alors qu'Agnonide et Alcinous livrent respectueusement leurs pensées à Clitus, capitaine athénien et à Licas, gouverneur d'Alcinous. Le parallélisme serait presque parfait s'il n'y avait pas Arcas, autre capitaine athénien, qui joue un rôle très maigre : informer Alcinous, enfermé dans ses appartements, des faits de Licas qu'il a envoyé rallier ses amis à la cause de Phocion.

Psychologiquement, Phocion est une figure emblématique, il est dévoué à Athènes même s'il n'a pas d'illusions sur l'âme basse et commune de ses concitoyens.

Il est représenté par un vieil homme qui a servi son pays, attentif à ses obligations, dédaigneux de la vie (« Je méprise mes jours, puisqu'ils sont inutiles » (III, 3)). Sa volonté de marier sa fille au fils de son ennemi est une attestation de sa magnanimité.

Seulement, il n'a pas cette dualité des héros de tragédie : c'est un homme de bien, parfait, mais il fait trop peu preuve de faiblesse humaine pour être authentiquement dramatique.

Alors qu'Agnonide est une figure plus tragique : bien qu'il soit le protagoniste malintentionné de la pièce, il a conscience de ses méfaits et du fait qu'il accuse un homme bon et anéantit un individu qui n'est pas réellement coupable. Il a le choix de suspendre son acte mais il persiste, guidé par son ambition et sa dévotion pour son fils.

Il est donc châtié en partie dans la pièce: il voit son fils servir la cause adverse et mourir en tentant de sauver Phocion. Toutefois, sa propre mort, relatée par Plutarque, n'apparaît pas dans la tragédie qui serait beaucoup trop longue dans ce cas mais est suggérée par l'avertissement de Chrisis (I, 3) où elle insinue qu'il pourrait regretter la mort de son père autant qu'elle. Il serait donc bien plus la figure tragique de cette pièce que Phocion.

Quant à Chrisis, c'est une jeune fille qui défend audacieusement les intérêts de son père, et ce même contre Agnonide. Force nous est de remarquer que la pièce porte bien plus sur les relations père-enfant que sur la petite trame amoureuse qui se tient derrière et qui ne fait que pimenter le récit. En effet, Chrisis avoue ne rien connaître des soins et du langage des amants (I, 2) et il lui est pénible d'avouer à Alcinous qu'elle se soucie de lui.

Ce dernier est un jeune héros respectueux et dévoué, émerveillé par les qualités de Phocion mais malheureusement compromis moralement par un père qu'il désapprouve et dont il essaye en vain de contrarier les plans.

Si ce n'est les quelques phrases où Chrisis et Phocion se plaignent aux Dieux de ce destin qui les accable injustement, il n'est jamais question de religion dans *Phocion*.

Cette pièce a une portée politique et donc une dimension morale : Phocion est l'exemple de l'homme politique parfait et patriote, l'idéal chevaleresque qu'affectionne Campistron, alors qu'Agnonide est l'homme malhonnête qui use de ses pouvoirs à ses fins personnelles. Alcinous montre bien l'idéal démocratique quand il dit à son père qu'il ne veut pas du pouvoir s'il a été obtenu par la force et par la violence.

La pièce compte 4 protagonistes, 5 personnages secondaires et les gardes. Cependant Phocion, personnage principal, n'apparaît qu'au troisième acte et n'est présent que dans 8 scènes sur 31, ce qui est contraire aux règles tragiques qui affirment que les protagonistes les plus importants doivent être les plus présents. Il y a aussi une impression de rapidité ou lenteur en fonction du nombre de personnages parlant sur scène. De 1680 à 1694, il n'y a que 2% des scènes qui contiennent plus de trois personnages parlants et il n'y a que 8 pièces avec quatre personnages parlants dont Phocion (III, 4)

Il y a cinq actes semblablement à la tragédie latine pourtant peu utilisée par Racine, la référence de Campistron. Les cinq actes ne sont plus de même longueur comme ce le fut auparavant, cependant la séparation des actes en scènes est très clairement transcrite et a toujours lieu lors de l'arrivée de personnage(s) ou le départ d'autre(s). Le premier acte (313 vers) contient 4 scènes, le second (275 vers) et le troisième acte (213 vers) possèdent 5 scènes, le quatrième (256 vers) détient 6 scènes et le cinquième (186 vers) en comporte 11. En effet, des artifices techniques ont été ajoutés à la tragédie classique : premièrement, la longueur est réduite *régulièrement* de l'acte I à IV pour entretenir l'attention du public et produire une atmosphère émotionnelle exacerbée. Ensuite, le quatrième acte est prolongé dans le but de retarder la fin, puis il y a une sorte de chute et une impression de précipitation s'imposant au dénouement, ponctuée de petits monologues pour ralentir quelque peu l'action. Campistron a rédigé sa pièce d'une façon très régulière : en alexandrins, alternant les rimes féminines et masculines.

L'unité d'action est parfaitement respectée, l'amour filial d'Agnonide à Alcinous et entre Phocion et Chrisis ainsi que les sentiments d'Alcinous pour Chrisis s'insèrent parfaitement bien dans la trame principale de la pièce.

Il n'y a aucune notion de temps ni de lieu dans la pièce (mise à part la phrase « La scène est à Athènes dans le palais de la république ») mais la continuité de l'action nous indique qu'il n'y a que très peu de temps entre les scènes, la pièce doit donc durer quelques heures. De plus, les personnages n'ont aucune raison de sortir du palais de la république et rien ne le sous-entend. Ce qui se passe en dehors de la scène -la grâce de Phocion par Cassandre - est narré par Alcinous. Ainsi les unités de temps et de lieu sont pleinement honorées.

Les personnages font preuve de bienséance, leur honneur étant primordial, ils se comportent dignement.

Campistron ne met en scène aucun événement merveilleux et il n'y a aucune action choquante qui se passe sur la scène. La pièce est principalement axée sur les paroles et la mort de Phocion par empoisonnement est tout à fait « propre ».

Ainsi, il semble que les événements soient tout à fait vraisemblables.

Bibliographie :

Sources premières :

- CAMPISTRON Jean Galbert de, *Oeuvres de Mr. Campistron, Augmentée de la fameuse Tragédie Comédie de Venceslas*, Amsterdam, Jean Garrel, 1698, 487 p.
- CAMPISTRON Jean Galbert de, *Œuvres de Mr. Campistron, de l'académie française*, Amsterdam, Etienne Valat, 1722, 339 p.
- CAMPISTRON Jean Galbert de, *Tragédies (1684-1685) : Arminius, Andronic, Alcibiade*, édition établie présentée et annotée par Jean-Philippe Gersperrin et Jean-Noël Pascal, Toulouse, Société de littératures classiques, 2002, p. 5-30

Sources secondaires :

- LEMAZURIER Pierre-David, *Galerie historique des acteurs du Théâtre français depuis 1600 jusqu'à nos jours...*, Paris, J. Chaumerot, 1810, 2 vol. (sur <http://gallica.bnf.fr>)
- DEJOB Charles, *Etudes sur le théâtre*, Paris, A. Colin, 1896, la partie « *les hardiesses de Campistron* ».
- LANSON Gustave, *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, Paris, Champion, 1927, p. 128 -129
- MELESE Pierre, *Répertoire analytique des documents contemporains d'information et de critique concernant le théâtre à Paris sous Louis XIV (1659-1715)*, Paris, Droz, 1934, 234 p.
- LANCASTER Henry Carrington, *A history of French dramatic literature in the seventeenth century*, Baltimore-Paris, Hopkins-Presses universitaires de France, 1929-1942, T.4, vol. 1 p. 261-265, 275-277
- ADAM Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, t.3, Boileau, Molière*, Paris, Donnat, 1952
- FRANTZ Pierre et JACOB François (éds.), *Tragédies tardives*, actes du colloque de Besançon (17-18 décembre 1998), Paris, Champion (coll ; »Colloques , congrès et conférences), 2002, p. 69
- GROSPERRIN Jean-Phillipe éd., *Campistron et consorts : tragédies et opéra e France (1680-1733)*, Toulouse, Société de littératures classiques, 2004, p.155 -189
- PERCHELLET Jean-Pierre, *L'héritage Classique. La tragédie entre 1680 et 1814*, Paris, Champion, 2004, p. 162, 168, 299
- <http://fr.wikipedia.org/> consulté le 29 mars 2006, créé par Wikimedia Foundation Inc.
- <http://www.cesar.org.uk/cesar2/home.php> consulté le 29 mars 2006 crée par UK Arts and Humanities Research Board